

## Au lecteur

*Parmi ces gens que nos airs francs font ébahis...*

Verlaine

J'ai mécontenté le troupeau des eunuques et des décapités. De quelle sollicitude désormais ne suis-je pas l'attention... Vertuchou comme c'est touchant ! Car elle est si spectaculaire d'orchestration blême qu'il faut admirer la conspiration du silence qu'unanimes, les gens de presse et la gent des encriards se donnent tant de mal à entretenir à mon égard. C'est si touchant... J'insiste... Après vous... Oui Madame.

Ce ne sont pas seulement les gournalistes ou autres scribassiens que, par mes pages, l'universalité du Logos humilie. Le fait est pandémie : lorsqu'ils entendent mon nom certains chancis convulsionnaires et autres hauts moisis sont immédiatement asphyxiés par la jalouissance, l'amertumeusesse, l'acrimonisme et les haïssures. Lors, à mesure que ma fatalité s'impose, à mesure qu'au fond des âmes domine la notoriété de mon altitude, à mesure que triomphe la Présence qui est au cœur de ma présence, tous ces pompeux pouacres ploutomanes voudront accoupler à leurs soupirs vaincus des demi-pauses indéfinies afin d'obtenir autour de mon nom un silence de tous les diables.

De pareils traitements par le silence audible et l'invisibilité visible, nul n'en bénéficie ; pas même les pires puants pourris marginaux.

De ce fait, j'échappe au pêle-même !

Jamais, voire ! Jamais qu'on ne me voye pêle-mêlé ni pêle-mémé avec un quelconque !

On ne me promiscuite pas avec l'active masse écrivassière de toutes les temporaires vidures plumitives. Ô joie ! Car certes : les suffrages des sots sont blessants, et leur mépris un honneur.

Un seringuinos est toujours flatté par les distinctions que lui accordent d'autres gourdanches. Assentir c'est leur appartenir. Le crétin appartient aux crétins : ils le distinguent, et l'exceptent : ainsi gradé par l'horreur parmi la fange, ainsi esclave des esclaves, dès que promu le crétin se réjouit. Au royaume des bouchers, sans résistance les grassets parlent aux grassets. Point on ne me promiscuite : le mépris d'autant d'assis et de sots est une récompense, c'est une élection, que dis-je ? c'est un signe !

Conscient du privilège dont, du même coup, l'on me gratifie de ne me point vouloir mélanger avec la vaste mare aux crevés dans le tintamarre global, je remercie et gratule tous ces *détestâteurs* de profession qui mettent tant d'industrie à taire l'autorité de mon nom. Appliqués dans l'infantilisme, méticuleux de puérité, maladroits charlatans et gauches rodomonts, tous si grotesques et si temporels, ils me regardent avec envie et avec effroi. De l'idéologue parfaitement inculte, patronymé comme le serait un génocidaire indochinois, et congloméré aux crétins ses semblables au sein d'un journal intitulé comme ce dont le diable est le prince, de ce genre de scribe et repoussant iguane, jusqu'à l'obèse écrivassieux engorgé dans ses doubles mentons et ses narcissismes lugubres, auteur raté mais éthylique réussi, dont le nom colle fort bien à l'empaquetage de houblon gazeux et dont l'indélicat toucher gratte ses navrants papiers dans un quotidien que son titre appelle à la nostalgie des barbiers (« *garo-ci-i'garo-là* ») – tous, absolument tous se sont entendus contre ma parole : « et ceux qui m'abhorrent se font des clins d'œil » (Ps. XXXIV, 19).

Mauve de vice, l'opiniâtreté de l'imbécile n'est satisfaite que de vous voir son semblable, de vous constater pataugeant confraternellement avec lui dans un étang si laiteux que des sombreurs terminales. Mais je n'ai rien entendu aux invitations de cet acharnement violacé. Aussi l'imbécile m'a-t-il inscrit au centre d'aigreur que visent les postillons et les crachats de son exécution. Or il y a tant d'imbéciles... Étant à mon sujet en harmonie d'intérêts, ceux qui m'abhorrent se font des clins d'œil.

Les clichés, les brodancheurs et les graffignoux me haïssent. Ainsi, cette canaille idiosyncrasique, pleine de demandes très-sales, et organisée autour de l'incapacité à la moindre rationalité – une incapacité qu'elle nomme

« neutralité » avec l'air que prît un chapon qui jetterait l'œil au fond de ses braies –, la néo-bourgeoise clique, celle des journalistes, autrement dit et très-exactement ceux qui ne font jamais usage de la faculté de penser, ces néo-bourgeois très-assis ont organisé contre moi une résistance. Vu ce qu'ils sont et vu qui je suis, il n'est guère difficile de les comprendre : je n'ai certes jamais laissé leur médiocrité poser son pied d'éléphant dans les jardins de mon âme.

Inutile d'entrer dans les détails des stratagèmes employés contre moi par les gueux de presse : je ne dois nulle explication de ses faits et gestes à cette léproserie d'articliers condamnés. La Transcendance du Principe accuse mes accusateurs, le Principe assaille mes assaillants. Ils reculent confondus ceux qui ruminent mon malheur. Parce qu'ils ont haï la Vérité ils m'ont haï et maintenant ils sont la bale dont au vent se joue l'ange exterminateur. À ce mouvoir aux encriards pesteux vaincus par leur propre volonté d'alphabétir, pourquoi m'abaisserais-je à démontrer que je sais ce qu'ils font. Car ce n'est nullement à eux qu'ici je m'adresse, mais au lecteur.

Le lecteur certes m'écrit, il m'écrit souvent, de plus en plus et de fort belles choses. Voici l'occasion de lui demander pardon de ne pouvoir point toujours lui répondre. Dans les lettres qu'il m'envoie, le lecteur s'étonne à chaque fois de ce silence autour de mon travail et du contraste qu'il constate entre, d'un côté, la singularité de ce qu'il y a lu et qui a motivé l'enthousiaste rédaction de son mot, et, de l'autre, la nullité de ce dont on fait l'éloge à longueur de journaux où il faut que l'on ait pris cependant grand soin d'ignorer que la vie triomphe dans ma voix étrange.

Car le lecteur voit bien les défilés de pochetees que l'officialité veut dérouler autour de ses lectures. Il remarque passer tous ces spectres qui campent à côté de leurs fongibles sarcophages.

Et voyez : tel littérateur est si particulièrement semblable à l'ensemble des autres que la lecture de la moindre des pages de ce schlemil suffirait à faire bâiller un dentier, et à le faire bondir pour cela hors de son verre stérilisateur afin de trouver l'espace nécessaire au juste déploiement de ses mâchoires plastiques. Toute cette écrivasserie reptile absolument dénuée de la moindre forme de talent... Y a-t-il des dupes sinon celui qui par confort, donc par choix, donne dans le délusoire. Aucun lecteur, fondamentalement, n'est dupe ; confrontés à la lecture de toute temporaire bagougnasse, tous savent qu'il y a là mauvais ragoût.

Malgré tout le lecteur m'écrit, et il m'écrit souvent...

Parmi de nombreuses choses, il m'écrit son désir de me dire sa surprise non seulement devant l'abîme qu'il découvre entre mes pages et celles de la production encrionnée de la fin du temps, mais son étonnement devant le silence dont mon œuvre est entourée dans un monde où elle est le seul événement. Car la pureté des intentions de mon lecteur ne sait pas toujours de quelle prévaricatrice perversion, de quel conservatisme totalitaire, de quel petit fascisme effaré ni de quelle envieuse pulsion de domination le journalisme de la presse nationale est la décoction ; ainsi s'étonne-t-il, et il ne voit tout naturellement pas quelle meilleure occupation, dans un paysage si morne, ennuyeux et terne que celui des journaux, la presse pourrait se donner que de faire découvrir mes livres si radicalement nouveaux, qui, seuls, sont toute la renaissance.

Je voudrais donc rassurer le lecteur de bonne volonté dont le cœur n'a pas été gangrené par l'absence intégrale d'objectivité ni par la pourriture vaniteuse de la bruyante clique pisse-copieuse – car tous les lecteurs ne savent pas encore combien journalisme et prévarication, critique et corruption sont rigoureusement synonymes.

Je veux informer ces lecteurs dont je n'imaginai pas qu'ils fussent si rapidement si nombreux, qu'il est totalement naturel de voir mes pages haïes par ceux qui, si bêtes, si indéfiniment bêtes, et tellement incapables de la moindre phrase échappant au temps, prennent la littérature pour l'exercice d'une domination et le lieu d'une carrière – celle-ci fût-elle ratée. En un temps sans écrivain où je porte à moi seul la renaissance de la pensée et des arts, il est normal qu'au lieu de me plaindre et de m'aider dans cette exigeante mission, les universitaires connivents, les artichers et autres critiques dont la pensée est inexistante et l'éducation pointilleusement dénuée de toute espèce d'art, ne puissent pas vouloir autre chose que m'affliger. Il est normal qu'ils ne puissent pas supporter l'œuvre que je dis : et c'est ainsi, tout naturellement, que leur haine de l'universel organise contre moi le plus tonitruant des silences. Eux-mêmes aveuglés par leur aigreur d'inimitié, ne mesurent pas avec une exacte lucidité les conséquences de ce qu'ils font ; ils ne voient pas arriver ce temps où leurs propres descendants regarderont mes pages comme une étoile pour leur existence et où le seul souvenir que ces viédases laisseront à leurs fils sera de s'être employés, puants panouillards et putrides diptères de pissotières, non pas

seulement à me négliger, mais à me nuire. Aussi, qu'ils le veuillent ou non, ils dépendent inéluctablement de mon sillage et pour leur condamnation.

Cela étant, quelques-uns réfléchissent plus que les autres et se disent que maltraiter la grandeur de tel génie, quand on n'est soi-même rien et quand on sait qu'on ne sera jamais rien, est un moyen comme un autre d'entrer, bien que par la porte de bran, dans l'immortalité. Quelques-uns calculent déjà comment tenir le rôle du grand ignoble mémorable dans la vie de mon génie. Ce calcul est cependant ici relativement maladroit car la foule des concurrents à ce poste semble si dense qu'il sera impossible aux historiens d'établir un mètre-étalon afin de trier parmi les ordures. À la vue de ce que l'on m'aura fait subir, lorsque sera portée au jour la façon dont on m'aura injurié, calomnié, outragé et salopé, la malédiction sera générale que porteront les enfants sur leurs pères.

Hors de cette masse infâme se trouvent quelques personnes contemporaines qui survivent au sein de l'essentiel, qui avec moi s'y tiennent, qui m'y précèdent, et qui m'y devancent en bonté. Elles sont ces très-rares personnalités qui, parce qu'elles n'avaient pas de haine ni d'envie, parce qu'elles aimaient la vérité avec un cœur entier, parce qu'elles avaient un esprit dénué de dissimulation et taillé pour l'Ultime, elle sont ces personnalités qui ont aimé la singulière puissance d'affirmation créatrice que porte l'Œuvre qui me comporte. Aux autres, en une masse inouïe, ne restera que la honte d'avoir organisé l'omission et la calomnie autour de l'Évidence qui choisit de triompher par ma voix.

J'ai chassé loin de moi les mœurs de ce siècle. Un homme qui vit avec son temps est toujours quelque'un d'extrêmement mort pour son âge. Ainsi le politique, l'universitaire, le journaliste, le critique littéraire... Sans parler du littérateur de basse *extradition* et qui est à soi sa propre contumace : incessamment absent à lui-même, n'étant jamais chez soi et s'adaptant à quiconque par passion qu'on le voye, il s'expatrie constamment chez les autres et c'est à coups de médailles, de passementeries, de prix et de presse-medias qu'il fadé de ne vivre qu'en fantôme, d'évoluer cérébralement au niveau d'un plancton que guetterait un raz de catalepsie. L'encriard contemporain, autrement dit la légion des écrivassiers vit avec son temps, et si cet innombrable écrivassier est toujours très-mort pour son âge c'est notamment parce qu'il a un âge. Des indéliçats ont constamment cherché à me parler de ces gens-là, à me les recommander, à me recommander à eux,

mais nous ne les connaissons jamais. Le maxencéisme est avant les siècles, il n'a pas d'âge.

J'ai chassé loin de moi les mœurs de ce siècle teinturier qui lave les livres et les phrases, et j'ai refusé – moi, et non pas eux – tous ceux parmi les publicateurs qui, blanchisseurs souillons, lavent les textes des autres. On ne me verra pas mendier l'esclavage, pas plus qu'on ne me verra payer d'un coupable hommage une lâche célébrité. À l'issue de quoi l'on connaît la conséquence, elle est résumée toute en un vers de Térence : *obsequium amicos, veritas odium parit*.

Parmi les larbins des esclaves il y a ces sortes de rebellatifs et autres rejapants, incessamment incapables d'œuvre. Combien sont nombreux, et combien risibles ces écrivains soi-disant intraitables mais qui ne hurlent leur colère que rancunieusement, et parce que l'on n'a pas voulu d'eux chez les triviaux... Ils n'hésitent pourtant pas à se vendre lorsque leur narcissé pressent que se vendre c'est se rapporter... Pauvres petits sycophantes qui vomissent leur rébellion après avoir tâté dans tous les recoins l'étude de leurs marchés... Des noms ? j'en ai une liste aussi longue qu'est écœurante l'indignité de ces faux réfractaires qui n'ont pas encore trouvé, afin d'être collaborateurs selon leurs goûts, de quoi chausser les arpiens de leur congénitale esprit de complicité.

Les imbéciles se reniflent entre eux, ils se flairent irrévocablement les uns les autres dans une sorte d'inéluçabilité. Cette mécanique passionnée a pour effet de conférer à leur race l'acabit de l'impénétrable : si l'on ne suinte pas l'imbécile, si l'on n'exhale pas le nave, bref si l'on ne pue pas le crétin, inutile d'insister : pour l'intelligence il faut subir l'exclusion massive, la raciste proscription, le bannissement, l'illimitée quarantaine pour cause d'impureté, pour cause de forfait perpétuel contre l'asepsie suée par les neutres. Oui-da : si l'on ne chelingote pas le godançhet et la trombille, inutile d'insister. Place à la synthèse, au syllogisme : la sottise est aussi majoritaire qu'impénétrable ; or je ne l'ai point voulu flatter ; donc m'a haï la malveillante pesanteur de cette bêtise majoritaire que, du haut de son mirador, chaque journaliste protège. Aussi, les adeptes globaux de ce despotisme bestueux vont jusque dans les librairies pour y dissimuler mes livres afin que, surtout, l'on ne les trouve pas. Ayant fait abordé la civilisation aux mœurs de la sauvagerie, barbotant dans l'enfer circulaire de la fin du temps dont ils ont préféré de choisir la réclusion caractéristique, les larbins de

presse et les sous-cancres normés de la production culturelle uniforme se sont consultés : chaque fief a montré ses cornes, *ogni terra in se stessa alza le corna* (eût dit l'Arioste) ; puis ce tumulus aux butors s'est mû d'un seul corps : et attention, çà ! les cornards ensemble ont glué dans l'unanime ! ils ont ratifié par voie référendémique ! Et ils veulent que le maxencéisme et son *Œuvre* grande n'apparaissent pas. Ils sont, punais, ces haillons à quoi aboutit, pluriséculaire, le travail involutif de la misosophie. Dès lors, ils s'imaginent qu'à force de silence surtravaillé, et ils espèrent qu'à suer ainsi à mon égard et qu'à transpirer bouche cousue le vacarme de leurs maintes paroles muettes – ils seront exaucés. Moi, bien sûr, je les pardonne. Toutefois l'avenir, et le présent même, les ont déjà exterminés.

Ce qui effraie le plus ceux qui pensent en masse, ce qui horrifie les nations, ce qui plonge dans une aigre angoisse les gens dont le monde est le référent, ce qui choque toutes ces gueules ivrognées au trivial, c'est de leur faire l'injure de ne leur ressembler pas. Le secret de plaire aux peuplades arriérées consiste à suivre une règle simple, unique, efficace et perverse. Le secret de plaire aux peuplades arriérées consiste à suivre cette règle : ne jamais rien dire qui déroute vraiment, ni rien écrire de radicalement inhabituel, ne rien publier qui dérange majestueusement, ne pas être étrange, ne pas être éruptif, ne pas être quintessent, ne pas faire surgir l'absolue étrangeté de ce qui porte la Différence fondamentale, autrement dit : ne jamais produire la moindre véritable œuvre d'art. Ce pourquoi le monde publicitaire est empli, jusques aux dents du fond, d'ouvrages rigoureusement interchangeables, et qui passent d'une saison à l'autre, et dont personne ne se souviendra jamais. Qui se souvient du lauréat Congourre d'il y a quatre ans... Mieux : du lauréat Renaudot d'il y a trois ans ? Et du Nobel littératif de la même année ? Qui se souvient de Philippe Sollers qui réussit infatigablement l'exploit depuis cinq décennies de mourir deux fois par an ? Qui parmi les pleureurs aux larmes de renifleurs d'oignon, qui parmi ces promeneurs d'anu pourrait citer une ligne de l'interchangeable que, sous le matricule Ormesson, l'on enterre au son du clairon dans une boîte recouverte d'un tricolore caleçon long – et puis qui parmi ces renifleurs pourrait en citer une la semaine d'après, l'année suivante, dans dix ans... Bast ! Peau de zébi !

Le monde du papier est fait d'ouvrages strictement interchangeables et qu'une saison ou une semaine efface après l'autre. Or, le Principe qui guide

mon travail ne peut absolument pas s'accommoder de ce lissage bordelier dont les soins parasthésiques ouvrent à n'importe quelle absence de talent les portes graisseuses mais grinçantes de l'industrie éditoriale : je suis impropre au putanat.

Incapable. Borné. Inapte. Recalé.

Moi, croupion radicalement incompetent à faire la gerce, ne saurais entendre les consignes qui aux navrillards me rendissent agréable, autrement dit me fissent de leurs espoirs l'attendu prévisible aimable cul d'ail.

Car voilà : si au nom de quelque règle parfaitement arbitraire dont la nullité ne sert qu'à faire fader les bibasses, si donc je refusais d'écrire quelque chose de formidable à l'esprit bourgeois dont la puanteur préside le pouvoir exécutif au sein de l'industrie littérante, si je refusais d'inscrire quelque mot inouï, de déployer quelque syntaxe magistralement neuve, ou quoi que ce soit qui bouleverse, si je refusais de poser quelque chose de troublant, de déroutant, d'éternel et contrariant pour les oreilles qui se félicitent de relever de l'ordre profane ou populaire, si je refusais de poser quelque chose de paradoxal c'est-à-dire de *para-doxique*, si je refusais d'entendre combien le risque est intégré à la langue quand, loin d'être monnaie d'échange, loin d'être trafic entre bourgeois, elle est poème, si je refusais l'exigence d'un style qui sera appelé « folie » par la sagesse des hommes, si je refusais ainsi l'exigence créatrice qui est au cœur du verbe et le poème qui est au cœur de l'expression – ce serait en réalité Dieu que je refuserais : car je refuserais entre autres les *conséquences* et les *épreuves* que me vaut un livre déduit des exigences dues à la Vérité, un livre véritable, je refuserais les conséquences et les épreuves que me vaut mon œuvre.

Qui suis-je pour refuser au Maître l'aumône d'être génial ?

Qui suis-je pour refuser au Maître l'aumône de subir les crachats des cancre ?

En se rendant accessible pour que nous puissions parler, l'infinité du Verbe nous a suscités, puis le Verbe s'est fait chair. Se montrant au contact de l'être d'homme comme étant Lui-Même le Pauvre par excellence, Dieu demande à l'écrivain l'aumône d'une langue absolument singulière afin que soit dite la singularité de ce qui est essentiel.

Ainsi, se mêlant à la pensée la plus neuve, la singularité du style est-elle une exigence intraitable. Le génie est un commandement. Le Principe me



demande cette aumône d'un style inouï, autant qu'il me demande moi-même : le Principe me demande cette aumône d'un style inouï que voudra rendre vaine la totalité de ceux, innombrables, dont, dans l'indolence de l'esprit bourgeois et de tout bourgeoisage, les jours s'écoulent à crucifier la Vérité. Le Principe me demande que, seul et pauvre dans la singularité de mon œuvre intraitablement dénuée de toute prostitution, je sois pauvre avec Lui qui habite crucifié parmi nous. Il demande l'aumône de ma pauvreté, et je la lui refuserais si, pour plaire à tel pourvoyeur de gloires minuscules, tel journaliste, tel éditeur-réécrivain, tel public de gueux, si, donc, selon des règles qui sont celles non de la pensée mais de la paresse du monde et de sa croyance qu'il est légitime de ne jamais penser, je censurais ou raturais quoi que ce fût qui incommodât l'oreille bourgmestriquée, quoi que ce fût d'éternel, quoi que ce fût d'inhabituel comme est inhabituelle la Différence de l'Éternité. Je n'ai pas le droit, en affadissant ma phrase pour ceux qu'illumine et guide l'un des péchés capitaux, je n'ai pas le droit de refuser à l'Ultime, qui s'est fait pauvre pour que nous ayons idée de Lui, je n'ai pas le droit de Lui refuser l'aumône de ma pauvreté.

C'est ainsi qu'il faut aimer l'Essentiel quand on écrit, et quels que soient les soucis que font les hommes. À ceux qui me lisent je dis par conséquent : aimez donc les opprobres auxquels les menteurs m'ont désigné, aimez ma pauvreté ; aimez, qui plisse parfois mon front mais ne froisse pas mon rire, cette haute pauvreté plus riche qu'un empire.

*M'en réjouis, moi, n'avoir ni argent ni fortune !  
Ni jamais concevoir telle vendication !  
Je vais droit mon génie, et sans claudication,  
Ni criard désespoir ou jactance importune.  
Dieu m'a fait digne de revêtir pauvreté :  
Il veut dans l'art que je porte la rareté.*

Depuis le chœur où chante notre irréfutabilité cathédrale, jetons ainsi à la douloureuse figure des moribonds un apogée de zutisme mystique et d'irrévérence raisonnée.

*Maxence*